

JE N'AI PLUS
20 ANS...
ET ALORS ?

© 2017, 2021 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Freepik ; Amanita Silvicora / Shutterstock

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution mondiale (sauf au Canada)

INTERFORUM
interforum.fr

Distribution au Canada

PROLOGUE
prologue.ca

Dépôt légal : Septembre 2021

ISABELLE PETIT

JE N'AI PLUS
20 ANS...
ET ALORS ?



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Indiscrétions chez le psy, 2019

*Ce qui est merveilleux, c'est qu'en ralentissant
on parvient enfin à mieux apprécier le paysage,
et à s'intéresser à autre chose qu'à nous-mêmes.
Jusqu'à se faire avaler par le grand spectacle du monde
avec les arbres, les gens, les sentiments,
tout ce qui vibre autour de nous.
Mais pour mesurer une pareille ardeur, il faut ralentir.*

Dany Laferrière, *L'Art presque perdu de ne rien faire*

*La plus grande découverte de tous les temps
est qu'une personne peut changer son avenir
en changeant simplement son attitude.*

Oprah Winfrey

1

Je m'appelle Juliette Caouette et j'ai quarante ans. J'en ai longtemps voulu à mes parents de m'avoir affublée d'un tel prénom. Cette rime ridicule m'a en effet valu bien des moqueries à l'école. À quoi ont-ils bien pu penser ? Lorsque ma mère m'a expliqué que Juliette est la combinaison de Julianne et Violette, prénoms de mes grands-mères, cela n'a apaisé en rien mon tourment. D'abord, parce que je ne conservais de ces dernières qu'un vague souvenir. Ensuite, parce que les autres s'en foutent complètement.

Aujourd'hui, je préfère me faire appeler Julie (en fait, je tiens VRAIMENT à ce qu'on m'appelle Julie). Lorsque les circonstances m'obligent à décliner formellement mon identité, c'est un sourire gêné que je suscite, à défaut de quolibets grotesques. Le masque de la politesse ne réussit jamais à voiler l'étincelle de malice que je décerne dans les yeux de mes interlocuteurs. Comme il faut essayer de voir le positif en toute chose, je me dis qu'au moins les gens se souviendront de moi.

Prédestinée à me faire remarquer en raison de mon nom original, j'ai toujours cherché à sortir du lot. Alors que mes camarades excellaient en sciences, s'adonnaient au ballet classique et étaient constamment tirées à quatre épingles, je m'illustrais par mes gribouillages dans mes cahiers d'études, mes agencements vestimentaires excentriques et ma passion pour... les lapins, mes préférés étant les lapins béliers avec les oreilles vers le bas. De fait, de ma

Je n'ai plus 20 ans...

plus tendre enfance jusqu'à mon départ de la maison, nous avons toujours eu des clapiers dans la cour. Si ma mère avait une vision plus traditionnelle de l'éducation et aurait aimé élever une petite fille modèle, mon père, lui, était peu attaché aux conventions et me permettait de laisser libre cours à mes élans de fantaisie.

Est-ce pour cela que j'ai embrassé une carrière en marketing? Peut-être. Je crois aussi que j'ai toujours été fascinée par la publicité. J'ai su que j'allais travailler dans ce domaine la première fois que j'ai vu la publicité pour la pâte à tartiner Nutella. Vous vous souvenez? On y vante le caractère sain des ingrédients: des noisettes, du cacao et du lait, ce qui ferait du Nutella un produit bon pour la santé. Dans les faits, le Nutella est une bombe calorique et la forte présence d'huile de palme dans la recette est un billet pour un risque cardiovasculaire accru. Et vous savez quoi? On en mange pareil! Surtout les Français, qui en raffolent. Même s'il a été condamné par Greenpeace et a fait l'objet de plusieurs plaintes pour publicité mensongère, ce produit domine le marché mondial de la pâte à tartiner à la noisette et au cacao. Pour moi, la conclusion est simple: avec une bonne pub, vous pouvez vendre un stylo à un homme-tronc. Ça me FASCINE!

Côté travail, je suis coordonnatrice de projet au sein de l'agence J.P. Marketing. Les initiales J.P. sont pour Jean-Pierre, mon patron et fondateur de la compagnie. Avidé et sans scrupules lorsqu'il est question d'affaires, il a quelque chose de J.R. Ewing¹ en lui. Impitoyable, c'est un négociateur redoutable qui sait user à la

1. Personnage de fiction central de la série télévisée *Dallas*.

fois de son instinct de prédateur et de son charisme pour décrocher des contrats juteux. Contrats qu'il me confie aussitôt avec ce sempiternel avertissement : « Julie, le budget et les délais doivent ABSOLUMENT être respectés. » Ce à quoi je m'efforce toujours de répondre avec un enthousiasme de façade : « Pas de problème, J.P. » Et voilà comment je plonge chaque fois, tête baissée, dans la conception d'une campagne marketing du tonnerre dotée d'un budget avec lequel je dois réaliser le miracle de la multiplication des pains, et ce, dans des délais toujours trop courts.

Jean-Pierre se fait un point d'honneur de dépasser les attentes de ses clients, quitte à mettre beaucoup de pression sur ses employés. Il n'a d'estime que pour ceux qui donnent le meilleur d'eux-mêmes. C'est un bourreau de travail pour lequel la conciliation travail-famille est un concept un peu flou. Lui-même n'a ni femme ni enfant. Pourtant, derrière cette carapace, je décèle parfois des failles. À la différence du célèbre personnage de *Dallas*, il n'aime pas voir souffrir les gens qu'il aime. C'est un dur au cœur tendre. Même s'il me parle souvent d'un ton bourru, je sais qu'il m'aime bien et qu'il a confiance en moi. Peut-être est-ce parce que cela fait près de quinze ans que je travaille avec lui, ce qui fait de moi une « ancienne » – terme épouvantable pour désigner une femme expérimentée – dans l'équipe. Entrée à l'agence pour un remplacement de trois mois en tant que conseillère en communication, j'ai rapidement fait ma place en relevant plusieurs défis au pied levé. Au retour de mon deuxième congé de maternité, j'ai été promue au poste de coordonnatrice. L'agence

Je n'ai plus 20 ans...

a connu des hauts et des bas depuis sa création. Je n'ai pas quitté le navire quand il y a eu des bas. Cette loyauté a de la valeur aux yeux de Jean-Pierre.

Très humblement donc, je me considère professionnellement comme brillante, allumée, créative... Je suis LA personne qu'on consulte quand on est en panne d'idée, celle qui fait le contrôle qualité des propositions et vient à bout des clients les plus exigeants. Cela fait de moi une gestionnaire respectée et sacrément occupée. D'autant plus que je suis mère de trois enfants.

Ma progéniture est issue du même père (un détail qui s'avérerait une évidence pour la génération précédente, mais qui relève presque de l'exploit désormais si l'on se fie aux dernières données statistiques): Vincent, un homme adorable avec lequel je partage ma vie depuis plus de vingt ans. Vincent est pompier. Je me plais à croire que je suis la flamme qu'il n'éteindra jamais. Bon, c'est vrai qu'après deux décennies de vie commune, la grande flambée initiale a parfois des allures de feu follet: on se dispute, on se pardonne, on rigole, on néglige l'autre, on avance ensemble.

Vincent aime regarder le hockey à la télévision, aller à la pêche avec ses amis, boire de la bière à l'occasion et cuisiner des repas gargantuesques. J'aime lire dans mon lit, faire du yoga, courir, laisser ma peau plisser au spa nordique, feuilleter des magazines *people* insipides et manger du tofu. La liste de nos différences semble infinie. Par exemple, Vincent sait tout réparer dans la maison, tandis que je ne sais pas manier un seul outil. Il monte toujours le thermostat et moi je le baisse (la faute aux hormones?). Son cerveau est constamment programmé sur le cycle «une tâche

à la fois» et le mien sur «multitâches» (avec en prime l'option «je-ne-sais-plus-où-donner-de-la-tête»). Cela ne nous empêche pas d'être heureux ensemble, comme quoi le dicton «les contraires s'attirent» n'est pas complètement infondé.

Comme la plupart des couples, notre vie a pris une nouvelle tournure avec l'arrivée des enfants. D'abord, Justine, qui vient de fêter ses treize ans. L'étape de la puberté, des poussées de croissance, des débordements émotionnels, du besoin accru de sommeil, de la prise de distance avec les parents au profit des amis. Ma fille développe son intimité et cultive ses jardins secrets. Je la vois devenir une femme. Cela m'émeut autant que cela m'effraie. Son entrée dans la puberté m'a fait prendre conscience du poids des années sur ma propre apparence. Nos relations sont aussi devenues plus tendues. Je sais bien qu'à l'adolescence, les filles cherchent à s'éloigner de leur mère. C'est normal et même indispensable. J'ai beau savoir cela, j'ai de la difficulté à jouer mon rôle de mère, à maintenir le dialogue et à trouver l'équilibre entre autorité et laisser-aller. Vincent s'en sort mieux. Il est vrai qu'il a toujours été plus permissif avec celle qu'il surnomme «sa princesse» et qui lui ressemble tant : des yeux bleu acier, le menton téméraire et une formidable confiance en soi.

Ensuite est né William, qui a soufflé ses dix chandelles. Il ne vit que pour le sport («Faut-il vraiment aller à l'école, maman ?»). Ses résultats scolaires sont satisfaisants (sauf en français), mais il a de la difficulté à rester assis et à se concentrer. S'il n'est pas en train de se tortiller sur sa chaise comme s'il avait des sauterelles dans sa culotte, William rêve d'un monde incroyable rempli de voitures de course toutes plus rapides les unes que les autres, d'animaux dangereux

Je n'ai plus 20 ans...

qu'il parvient à capturer, du prochain mégagiga vaisseau en blocs Lego qu'il va construire. C'est un enfant attachant, sensible, impulsif. Selon le pédiatre, William a un TDAH. Traduisez : déficit d'attention avec hyperactivité. Le diagnostic est tombé en 2^e année du primaire. Le médecin affirme que William évolue comme s'il y avait 10 téléviseurs allumés autour de lui. En conséquence, il se trouve constamment perturbé et il a du mal à être attentif. Sauf quand il joue à Minecraft.

Enfin, le petit dernier a deux ans. Nicolas a été une belle surprise, mais une surprise quand même. Je dois avouer qu'il ne faisait pas partie de mon plan de carrière. Après William, Vincent m'avait dit qu'il ne voulait plus d'autres enfants, car notre vie était déjà bien assez remplie comme cela et qu'il ne savait pas où l'on trouverait temps et argent pour élever un autre marmot. J'étais bien d'accord avec ses arguments, même si cela m'attristait un peu d'admettre que je ne serais plus jamais enceinte. Seulement voilà, Vincent ne s'est jamais présenté à son rendez-vous pour la vasectomie... Pour ce grand gaillard qui affronte courageusement des incendies et des matières dangereuses, il n'est tout simplement pas question qu'on touche à cette partie de son anatomie. Et voilà comment un spermatozoïde débrouillard a trouvé son chemin jusqu'à un ovule ahuri et qu'un matin, peu après mon 38^e anniversaire, je me suis réveillée prise de nausées...

Nicolas est un enfant plein de vie. Il vit avec allégresse la période du « non », cette phase nécessaire d'affirmation de soi, comme se plaisent à nous le rappeler les spécialistes du développement infantile. Je suis parfaitement d'accord pour que mon petit s'affirme, mais j'aimerais aussi avoir un mode d'emploi. Quand est-ce que

non veut dire oui? Est-ce un vrai non? Et pour dire peut-être, c'est non aussi? Autrement, Nicolas est un bambin adorable. Sa frimousse dévorée par de grands yeux noirs malicieux et son sourire enjôleur me font craquer.



Voilà où j'en suis. Dans ce tourbillon infernal, cette course contre la montre quotidienne qu'il faut gagner pour être à la fois une cadre dynamique dans son milieu de travail et une mère dévouée et aimante qui prend soin de sa famille. Vincent travaillant alternativement sur des équipes de jour et de soir, y compris les week-ends, je suis souvent seule avec mes trois fanfarons d'enfants.

Alors, je cours, cours et cours encore, toute la journée, pour ne pas arriver en retard à la pratique de *cheerleading*, pour récupérer le petit avant la fermeture de la garderie, pour faire réciter les leçons et surveiller les devoirs, pour vider et remplir les boîtes à lunch, pour soigner les bobos, vérifier si les oreilles sont propres, lire une histoire, rassurer, bercer...

Si je me plains de ce rythme infernal? Voyons, donc! **ABSOLUMENT PAS!** Ne suis-je pas comme toutes ces *superwomen* qui dirigent leurs vies familiale et professionnelle d'une main de maître?

2

Vendredi 4 septembre, 7 h 45. J'étais la première arrivée à l'agence, comme d'habitude. J'aime m'installer à mon poste de travail alors que tout est calme. Puisque le téléphone ne sonne pas encore toutes les dix minutes, je profite habituellement du moment pour me consacrer à des tâches requérant un surcroît d'attention.

Les dossiers du jour, sagement classés par ordre alphabétique, étaient empilés sur le coin gauche du bureau. La pile de documents m'a paru plus haute que d'habitude. J'ai ouvert machinalement mon agenda, un bel agenda en papier avec une couverture noire, un jour par page, des lignes de 7 heures à 22 heures et un répertoire téléphonique. Il était étonnamment rempli: en bleu, les rendez-vous professionnels, en vert les activités familiales. N'allez pas croire que je n'utilise pas un agenda électronique. Que deviendrais-je sans ce mitraillage de notifications *pop-up* qui me rappellent invariablement l'échéance de mes tâches et de mes rencontres? Si je conserve l'agenda papier, c'est que j'éprouve une sorte d'apaisement à contempler mon quotidien méticuleusement consigné sur une page. Tout entre dans sa case horaire, de 7 heures à 22 heures.

Je m'enorgueillis de mon efficacité légendaire. J'ai l'impression de faire deux journées en une seule. Car, voyez-vous, je suis du genre pressée. Pour moi, être en avance, c'est être à l'heure et, être à l'heure, c'est déjà être en retard. Sur ma porte est accrochée une

Je n'ai plus 20 ans...

petite pancarte en bois avec ce proverbe : « Le possible est déjà fait ; l'impossible est en cours ; pour les miracles, prévoir un délai ! » La rapidité est un gage d'autonomie, d'efficacité, de rentabilité. Elle soulage l'organisation de la routine familiale et satisfait le patron. Elle m'étiquette comme une personne fiable, qui sait toujours « livrer la marchandise ».

J'ai bâillé tout en m'étirant. J'avais mal dormi. Sans doute à cause du travail que j'avais rapporté à la maison hier soir. Je m'y étais attelée sitôt les enfants dans leur lit. Quand Vincent était passé me voir avant d'aller se coucher, il avait soupiré. Nous ne passons plus guère de soirées ensemble. Quand il n'est pas à la caserne, je travaille sur mes dossiers. Je me dis souvent qu'il faudrait que je m'arrange pour me libérer un soir d'ici la fin du mois. *Voyons voir...* Organisée comme je suis, je devrais bien pouvoir me débrouiller pour inscrire « soirée en amoureux » dans la case horaire « 19 h à 20 h » du samedi de la semaine prochaine ? Ah non, pas la semaine prochaine : c'est l'anniversaire de mon amie Catherine. La semaine suivante, alors... Cela ne peut pas marcher non plus, mes parents sont en voyage et ils ne pourront pas garder les enfants. Et l'autre semaine, Vincent travaille... *Misère, on ne s'en sortira pas.*

Quelques coups frappés à la porte de mon bureau ont interrompu cet exercice de planification stratégique. C'était Jean-Pierre accompagné de la nouvelle stagiaire.

— Bon matin Julie ! Je te présente Cynthia.

— Bonjour, Cynthia, bienvenue parmi nous !

— Cynthia, comme je te le disais, c'est Julie qui va superviser ton stage. Elle connaît très bien l'agence et la plupart des mandats qui nous sont confiés. N'hésite pas à lui poser des questions.

J'ai dévisagé la nouvelle venue. Cynthia avait tout pour plaire à la gent masculine, et donc, nécessairement tout pour agacer ses comparses : des jambes interminables, la peau parfaite, une bouche pulpeuse, la poitrine de taille 34C minimum (mon verdict : beaucoup trop ronde et haute pour être naturelle... il doit y avoir du gel de silicone ou de la solution saline là-dedans!). Et, évidemment, elle était blonde. Un jugement confirmé par le regard alangui de J.P. qui avait manifestement de la difficulté à rester fixé à une hauteur raisonnable. Instinctivement, je me suis redressée pour faire ressortir davantage ma poitrine menue enveloppée dans un soutien-gorge rembourré. Menue, mais ferme ! Et résistante à la loi de la gravité qui, avec le temps, ne manque de faire pointer les gros melons vers le bas.



La matinée s'est déroulée au rythme des explications fournies à Cynthia sur le fonctionnement de l'agence et le rôle des équipes. Je lui ai confié quelques tâches à effectuer, puis je lui ai demandé de me donner son avis sur une campagne que nous nous apprêtons à présenter à un client.

— Je trouve que le slogan et les photos sont vraiment accrocheurs. Par contre, les médias sociaux pourraient être davantage exploités.

— Ah, oui ?

Je n'ai plus 20 ans...

— Tout à fait. On pourrait facilement favoriser encore plus d'interaction entre l'entreprise et ses clients. Et puis, le calendrier de publication n'est pas assez étoffé selon moi.

Cynthia a commencé à m'expliquer de long en large tous les bénéfices à tirer des différentes plateformes de médias sociaux, Facebook, Twitter, Instagram et compagnie. En l'écoutant, je me suis sentie un tantinet dépassée. Une technonouille. Pire, un dinosaure des nouvelles technologies. J'étais en effet loin de comprendre tout ce qu'elle me débitait. J'ai déjà de la difficulté avec le Web, les blogues et les forums, alors le reste...² Cependant, j'étais assez intelligente pour comprendre l'énorme potentiel d'un marketing plus participatif. Je souhaitais vraiment que les idées novatrices de Cynthia viennent enrichir la campagne.

Ne voulant pas pour autant perdre la face en avouant mon ignorance, je me suis exclamée :

— Tes commentaires sont très justes. C'est précisément ce que je me disais moi-même : il faut davantage animer la communauté. Je te laisse le dossier pour que tu le finalises.

— D'acc. On va manger maintenant ?

— Je peux te montrer la salle des employés. Tu as apporté ton lunch ?

2. Que voulez-vous ? Je ne suis pas de cette génération sans fil qui est née avec un écran tactile dans les mains, moi ! Il y a quarante ans, il y avait trois chaînes de télévision chez mes parents et on s'excitait devant l'apparition de la couleur au petit écran !

— Non, j'aime pas ça traîner une boîte à lunch. Je vais aller au McDo.

— À ta guise.

— Je me demandais aussi : est-ce qu'il y a une salle pour s'entraîner ici ?

— Tu veux dire dans les locaux de l'agence ?

— Ben ouais, là ou ailleurs dans le bâtiment.

Hé, on n'est pas au gym ici, ma grande. On est là pour bosser.

— Non.

— C'est dommage, mais bon ce n'est pas grave. Je ne suis pas en manque de sport. Je donne des cours de *kick-boxing/bootcamp* deux fois par semaine dans un centre de conditionnement physique. Tu connais le *kick-boxing/bootcamp* ?

— Euh, oui... naturellement, ai-je avancé avec prudence.

— Vraiment ? Tu en as déjà fait ?

— Un peu...

— C'est drôle, je ne t'imagine pas trop avec des gants de boxe.

— Ah bon ? Et pourquoi donc ?

— Eh bien, c'est un entraînement cardiovasculaire très intense... Il faut être vraiment en forme.

Elle veut me faire grimper aux rideaux ou quoi ?

Je n'ai plus 20 ans...

— Qu'est-ce qui te laisse penser que je ne le suis pas ?

— J'sais pas. Je disais ça comme ça.

— OK, alors disons que j'ai arrêté ce genre d'entraînement, l'aérobique itou. Maintenant, je préfère le yoga.

— Comme ma mère et mes tantes. Moi, je trouve ça plate le yoga. Et l'aérobique, c'est complètement dépassé. Si ça te tente de bouger un peu plus, viens essayer de nouveau le *kick-boxing*. Mes cours sont les lundis et mercredis, à 19 heures.

J'ai feint de consulter mon agenda.

— Impossible pour moi, les enfants ont des activités ces soirs-là, me suis-je excusée en prenant un air faussement contrit.

— Tant pis. Tiens, je te donne un coupon pour un essai gratuit n'importe quel autre soir de la semaine.

Notre discussion sur les vertus de l'activité physique a duré encore un peu (elle, plaidant sans retenue que je devrais faire plus de sport étant donné que j'avançais en âge, moi soutenant que côté forme, ça allait merci). Ouf. Il m'a semblé prendre dix ans de plus en une seule matinée. J'ai fermé la porte de mon bureau en demandant qu'on ne me dérange pas pour le reste de la journée. Ma boîte vocale était pleine à craquer et je croulais sous les personnes à rappeler.



Ce jour-là, j'étais revenue morose et irritable à la maison. Pas seulement parce que la portée de la stratégie de médias sociaux

présentée par Cynthia m'avait échappé. J'étais arrivée à 17 h 58 à la garderie pour récupérer Nicolas, deux minuscules minutes avant la fermeture. Quand j'avais franchi la porte du local, mon fils était en train de se faire bercer, assis sur les genoux de l'éducatrice. Il était le dernier. Tous les autres enfants étaient partis.

— Me voilà, trésor !

— Maman revenue !

L'éducatrice m'avait toisée avec sévérité.

— Nicolas a trouvé le temps long à vous attendre. Il a pleuré.

— Je suis désolée. Une réunion s'est éternisée au bureau.

— Ce n'est pas la première fois.

C'est ce qu'on appelle un reproche à peine voilé, je suppose ?

— C'est vrai, et ce ne sera sans doute pas la dernière. C'est regrettable, mais je n'y peux rien.

— Vous rendez-vous compte que Nicolas est aussi arrivé parmi les premiers ce matin ?

Oui, je le sais, c'est moi qui l'ai conduit. Pas la peine d'insister.

— Cela lui fait plus de dix heures à la garderie. C'est long pour un petit bonhomme, sans compter que cela dépasse le nombre d'heures autorisé.

— Écoutez, je vous l'ai dit, je suis désolée. Cela n'arrive quand même pas tous les jours.

Je n'ai plus 20 ans...

— Non, effectivement, quand c'est son papa, les journées sont plus courtes.

Ah, la grippette! A-t-elle fini?

J'avais déguerpi, mon petit dans les bras et l'oreille basse. J'étais bien plus mortifiée que je ne l'avais laissé paraître. Voir mon petit malheureux à l'idée que sa mère ait pu l'oublier ou, pire, l'abandonner, m'avait bouleversée. J'avais le désagréable sentiment de courir sur un tapis roulant dont la cadence s'accélérait sans cesse et de ne pas réussir à tenir le rythme. Cependant, je ne voyais toujours pas comment j'aurais pu quitter la réunion plus tôt. On comptait sur moi au travail. Après tout, si j'avais réussi à grimper les échelons dans l'agence, c'était surtout en raison de ma grande disponibilité. Une disponibilité inconditionnelle.

Avant de descendre de la voiture, je m'étais pris la tête entre les mains. J'étais tendue et fatiguée. L'air était doux. Les fenêtres de la maison étaient ouvertes et j'entendais mon fils et ma fille se disputer. Je savais que, sitôt le pied dans le hall d'entrée, il me faudrait intervenir. *Qui a tort? Qui a raison? Qui a commencé le premier? Non, Justine, tu ne dois pas traiter ton frère d'imbécile. Non, William, tu n'as pas le droit de faire mal à ta sœur...* Assise derrière le volant, je m'imaginai déjà la scène me voyant, comme chaque fois, intervenir avec fermeté et patience, alors qu'au fond de moi, je n'avais qu'une envie : les bâillonner... et me faire couler un bain.

Finalement, je n'ai eu recours à aucun de ces deux moyens (le bâillon et le bain) pour évacuer mon stress. La frustration accumulée dans la journée s'est plutôt traduite par un flot ininterrompu de paroles méprisantes³ dont Vincent a fait les frais.

— Bonjour chéri ! Tu as passé une belle journée ? Moi, j'ai ma journée dans le corps. Non seulement tout est allé de travers, mais en plus il a fallu que je *coache* la nouvelle stagiaire. Cynthia, qu'elle s'appelle. Elle a la tête enflée et ce n'est pas peu dire. Je veux bien croire qu'elle est douée pour les nouvelles technologies, mais de là à donner son opinion sur tout... Elle m'énerve déjà. Et puis, elle n'était pas gênée non plus de se servir de ses formes pour séduire les gars de l'agence ! Tu trouves ça normal toi qu'une jeune poulette de vingt ans débarque de même et que tout ce qu'il y a de mâles confinés dans le même espace soient déjà attirés vers elle ?

— Hum...

— Ça doit être une question de phéromones...

— Hum...

— Sans compter que j'ai eu droit à des allusions peu subtiles sur ma condition physique... Est-ce que tu penses, toi, que je devrais recommencer à m'entraîner ?

— Hum...

— Vincent, je te parle !

3. Un euphémisme pour « *bitchage* » peut-être ?

Je n'ai plus 20 ans...

— Tu disais ?

— Je ne fais plus de sport depuis la naissance de Nicolas, à part le yoga. Il me semble que j'ai ramolli...

— Hum...

— Mes fesses sont comme du Jell-O, non ?

— Du Jell-O ?

— Ouais, elles branlent quand je marche.

— Tu n'exagères pas un peu, là ?

— Un peu de cardio et de muscu ne me ferait pas de mal, il me semble.

— Si tu le dis...

— Regarde comme mon bassin s'est élargi ! ai-je insisté lourdement en pivotant.

— Il n'a quand même pas la taille d'une piscine olympique !

C'est un compliment, ça ?